

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Mars 1873. No. 6.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE:

Entretien sur la famille—Mgr. Guigues—Révd. Père Lagier—Frère Philippe—De l'alcool, par le Dr. Larue—La Société de Colonisation de Manitoba—Un bon exemple—L'aumône—La Revue Canadienne—Ste. Geneviève, (Suite).

Quinzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Cinquième devoir.—Du bon exemple.

(Suite.)

En terminant notre dernier entretien sur le bon exemple que les parents doivent donner à leurs enfants, nous pensions terminer ce que nous avons à dire sur cet impérieux devoir ; mais, depuis, nous nous sommes convaincus que nous pouvions ajouter un chapitre de la plus haute importance à ce que nous avons déjà dit, et la réflexion en amènera peut-être un second.

Pères et mères, donnez toute votre attention à ce qui va suivre, et vous comprendrez que

vous avez peut-être commis de graves imprudences, parce que vous ne vous êtes pas donné la peine de réfléchir sur cette partie de vos devoirs. Le sujet que nous soumettons à votre méditation, a déjà été traité, quand nous avons parlé de la surveillance que vous devez exercer envers vos enfants ; mais, aujourd'hui, nous allons le présenter sous un nouvel aspect.

Les lectures qui se font dans vos maisons, sont des causes d'édification ou de ruine ! Ces lectures vous dirigent vers la félicité éternelle, ou vous entraînent vers l'abîme de tous les maux ! Un bon livre, un bon journal, sont des trésors plus précieux que toutes les richesses de la terre ; un mauvais livre, un mauvais journal sont des ennemis plus dangereux que les sauvages les plus féroces, les plus barbares ; ce sont des charbons ardents qui consomment tout ce que vous avez de plus cher ; ce sont des épées tranchantes entre des mains inexpérimentées, et qui blessent toujours à mort !

Pour le moment, nous allons ne parler que des journaux, dont on se défie peu, lors même qu'ils causent les plus étranges ravages.

Depuis quelques années, les journaux politiques s'introduisent dans bon nombre de familles de nos cultivateurs, marchands, industriels, etc. Nous n'aurions rien à objecter à cela, si le journal de son choix répand des idées saines, des principes aussi avouables en politique qu'en religion ; si cette feuille s'élève contre les travers de la société, contre les désordres, prêche partout et toujours la morale, que la Lumière du monde est venue apporter sur la terre.

A Rome, avant le règne sacrilège de Victor Emmanuel, aucun journal ne pouvait voir le jour, sans être approuvé par le Saint-Père; tous ses articles étaient ensuite examinés par un cardinal ou un prélat chargé de cette importante fonction. Avec une semblable prudence, ces publications pouvaient pénétrer dans les familles, sans offrir de danger, pour les parents et les enfants.

Si au centre de la catholicité, on environne les lecteurs, jeunes et vieux, de tant de précautions, c'est que le Pasteur infallible comprend toute l'étendue du mal que peut causer une idée erronée, une pensée malsaine, une parole malsonnante.

Cette sagesse consommée, ne devrait elle pas s'exercer dans tous les pays catholiques, qui doivent toujours avoir les yeux fixés sur la Ville Eternelle, pour saisir les enseignements et les exemples qu'elle livre au monde? Dans un pays mixte comme le nôtre, et où les lois civiles permettent la liberté de la presse, il devient impossible à nos supérieurs ecclésiastiques d'exercer un pareil contrôle; mais, ceux qui veulent devenir publicistes, s'ils sont animés des véritables sentiments chrétiens, ne devraient ils pas soumettre leur projet, leur but à leur Archevêque, à leur Evêque, et suivre scrupuleusement la direction qu'ils en recevraient?

Mais, est-ce bien là ce que l'on fait? Oh! non! Ici comme ailleurs, un jeune homme qui a un peu de lectures, et des talents, croit pouvoir se lancer dans la carrière du journaliste,

sans guide, sans une main pour le contrôler ! Et, aussi, il faut voir tout ce qui sort de ce tonneau vide ! A sa voix sonore, les badaux ouvrent de grands yeux ; les niais applaudissent, et le nouveau journaliste fait son chemin. Il ira tantôt à gauche, tantôt à droite ; il dira aujourd'hui oui, demain non, sur le même sujet ; n'importe, il trouve des lecteurs plus irréfléchis que lui, qui l'applaudissent. Laissons-le aller son train, et revenons aux mauvais journaux.

Mais, existe-t-il de mauvais journaux, dans notre presse Canadienne-Française ? Oui, il en est de mauvais, et de très dangereux, auxquels une famille chrétienne ne devrait jamais donner accès dans sa maison. Disons d'abord ce que c'est qu'un mauvais journal : Un mauvais journal est celui qui cherche à perdre ceux que Jésus-Christ est venu sauver ; qui travaille à détruire la confiance que les fidèles doivent avoir dans ceux que Dieu leur donne pour les guider dans la voie du salut. Un mauvais journal est celui qui reproduit les romans les plus capables d'empoisonner l'intelligence et le cœur des jeunes gens, des personnes du sexe. Un mauvais journal est celui qui veut faire de l'effet au prix des âmes, de la perte de l'innocence. Un mauvais journal est celui qui se fait une habitude du mensonge et de l'exagération, qui se moque de la vérité, et de toutes choses aussi sérieuses.

Un journal, n'aurait-il, par ses légèretés, ses sautes, d'autres inconvénients que de faire perdre le temps que l'on consacre à sa lecture, qu'il serait déjà un danger, pour des enfants à qui les parents veulent donner une éducation

saine et sérieuse. Mais, qu'est-ce, s'il se fait un jeu malin, de déchirer les prêtres, de les tourner en ridicule, s'il rend méprisable l'enseignement de la chaire de vérité. Si ces anecdotes, ses faits-divers sont une prédication de la libre-pensée, d'impiété et de libertinage.

Un mauvais journal est celui qui donne son approbation à des écrits, qui ont pour but d'exonérer les révoltes contre l'autorité diocésaine, une guerre acharnée à de pieux et saints Evêques, les attaques les plus outrageantes contre le Saint-Siège. Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer les torts graves de quelques uns de nos journaux, qui pourtant, se disent catholiques, et qui sont reçus dans des familles catholiques.

Pourtant, comme le dit si bien le *Courrier du Canada* : " Si l'Europe est bouleversée en tous sens, si les trônes y sont renversés, si les désordres de tous genres y précipitent le monde dans les révolutions et le sang, cela est dû aux mauvais livres, aux mauvais journaux, etc."

Nous vous le demandons, pères et mères, qui peut vous justifier aux yeux de Dieu et de votre conscience, de recevoir une publication qui répand ainsi le poison le plus dangereux, le plus subtil ? Mais, vous nous dites, c'est pour nous que nous le recevons, et non pour nos enfants. Mais, le jetez vous au feu aussitôt que vous l'avez parcouru, et vos enfants, en cela comme en tout le reste, ne seront-ils pas portés, à suivre votre exemple, et quand ils les verront traîner sur une table, un lit, etc., ne s'empresseront-ils pas de le saisir, et de le lire ?

Mais, que voulez-vous, nous direz-vous encore, c'est un journal de mon parti, et entre amis, il faut se soutenir. Quelle pitoyable raisonnement ! Parce qu'un homme couvert de lèpres ou de toute autre maladie contagieuse, serait de votre parti, l'admettriez-vous, pour cela, dans votre maison, à votre table, dans votre lit, le laisseriez-vous jouer avec vos enfants ? Oh ! non, et dans votre frayeur, vous vous écririez : Loin d'ici, malheureux, vous allez nous communiquer le mal affreux dont vous êtes atteint ! Et vous auriez grandement raison d'agir ainsi. Pourtant, il ne s'agit que d'une maladie corporelle. Qu'est-ce donc, quand il s'agit d'un mal qui peut donner la mort à votre âme, aux âmes de vos enfants ! Si donc l'approche d'un lépreux, doit vous faire trembler, la présence d'un mauvais journal, d'un mauvais livre doit vous causer une bien plus terrible frayeur. Et le mauvais exemple que vous donnez à vos enfants, en recevant et en lisant un tel journal, aura souvent pour eux les plus déplorables conséquences.

Il y a un proverbe que vous connaissez depuis votre enfance, et qui est ainsi dicté : *Dis-moi qui tu fréquentes ; je te dirai qui tu es* : Il s'agit ici d'un journal, d'un livre aussi bien que d'un ami. Vous le savez, si vos enfants vont sans cesse avec des compagnons qui jurent, blasphèment ; ils deviendront jureurs et blasphémateurs. Leurs amis disent des paroles obscènes, tiennent les discours les plus malhonnêtes, se révoltent contre l'autorité de leurs parents, ont tous les vices ; vos enfants deviendront tout cela ; ils

auront la bouche plus sale qu'un cloaque, se révolteront contre vous, et deviendront tellement vicieux, qu'il s'exhalera de leur cœur, de tout leur être, des miasmes les plus délétères qui menaceront d'empoisonner tous ceux qui les approcheront. Maintenant, au lieu d'un jeune homme dont l'âme est gangrenée, mettez sous les yeux, entre les mains de vos enfants, un mauvais journal ; il produira tous les effets désastreux dont nous venons de parler, et il les produira peut-être plus promptement encore. Par exemple, ce journal a toujours de la chair cléricale entre les dents ; il ne perd jamais une occasion d'attaquer un prêtre, de le présenter sous les couleurs les plus odieuses. Vos enfants, et vous mêmes, en lisant ces lignes échappées à une plume trempée dans la boue, et qui sont le trop plein d'un cœur gâté, vous sentirez le respect que vous professiez pour le sacerdoce, diminuer ; au lieu de confesser avec la Parole Sacrée que le prêtre est un autre Jésus-Christ, vous direz que c'est un homme comme un autre, qu'on peut le mordre à belles dents, le déchirer avec plaisir, lorsqu'il a le malheur de vous déplaire ; sa parole n'aura plus d'effet sur vous. Alors, nous vous le demandons, qui instruira, qui reprendra, qui corrigera vos enfants, quand ils n'auront plus de confiance en celui qui est leur premier précepteur, qui est chargé par Dieu de les éclairer, de corriger leurs défauts, et d'en faire des saints ? Et le respect de cette première autorité étant détruit, qui pourra les engager à vous obéir, à exécuter vos ordres ? Ne voyez-vous

pas, quand leur mettant entre les mains un journal aussi inconsidéré, pour ne pas dire impie, vous rendez la perte de vos enfants, en quelque sorte inévitable, et que vous vous préparez des déboires, qui vous suivront jusqu'au tombeau, et dans l'éternité ?

Maintenant, supposons que votre journal pèche, en donnant à ses lecteurs une littérature légère, immorale ; par ses anecdotes, ses faits-divers qui donnent au vice les couleurs les plus séduisantes ; quel danger, pour vos enfants ! Ces aliments des plus mauvaises passions seront lus et relus ; votre jeune fille, après en avoir fait l'aliment de son intelligence et de son cœur, deviendra *pensive*, elle perdra le goût du travail, de ses devoirs, la prière deviendra un fardeau pour elle, elle commencera par l'abîger, et finira par l'omettre entièrement. Elle est entrée dans un monde idéal, ses désirs sont devenus vastes comme la terre, et elle cherche sans cesse une perfection, des qualités qu'elle ne rencontrera jamais dans les êtres qui l'entourent. La voilà malheureuse, et d'autant plus, qu'elle n'a plus la piété, l'esprit de prière, pour la consoler, quand arrivent les cruelles déceptions ; et son malheur elle le fera sentir à tous ceux qui auront des rapports avec elle.

Reconnaissons le sérieusement, beaucoup de nos journaux, même les plus recommandables sous tout autre rapport, mettent peu de soin, dans le choix des pièces littéraires qu'ils reproduisent, et assument ainsi une responsabilité, qui les épouvanterait, s'ils pouvaient en calculer les terribles conséquences,

Passons à un autre défaut ; votre journal a l'habitude invétérée du mensonge, de l'exagération. Après l'avoir lu deux ou trois ans, même moins de temps, examinez-vous, vous et vos enfants qui l'avez lu ; vous êtes en tout semblables.

Il est médisant, calomniateur, les moyens les plus malhonnêtes lui sont bons, pour arriver à son but ; après vous être nourris de ces aliments empoisonnés, pendant des mois, des années, vous et vos enfants, vous êtes la peinture fidèle de votre journal favori ; et ce passage des plus belles qualités à ces défauts détestables, s'est fait insensiblement, et sans que vous vous en soyez, pour ainsi dire, aperçus.

Votre journal est grossier, il a une tendance marquée à l'impiété, en se moquant de tout ce qu'il y a de plus sérieux, en tournant en ridicule ceux qui mettent leurs talents au service de la religion, de la piété, des bonnes mœurs, des saints usages. Entrés en vous même, vous qui avant ses lectures malsaines, aimiez tant ce qui vous rapprochait de Dieu, n'aviez de goût que pour la vertu ; vous verrez quel affreux changement s'est opéré dans votre âme ! Et ce déplorable travestissement a été porté bien plus loin encore, dans le cœur tendre et impressionnable de vos enfants.

Mais, le journal de votre parti n'agit que par intérêt, il défend ceux qui donnent le plus, pour sa marchandise frelatée et de mauvais aloi, qui le paient le plus largement. Il défend aujourd'hui votre cause, demain, il défendra celle de votre voisin. Il dit blanc et noir, du matin au soir.

Avec un peu d'esprit qu'il a paré de clinquant, il vous a fait avaler les pilules les plus amères, sans vous dire qu'elles étaient pour la vie ou pour la mort. Et ainsi, il a fait de vous et de vos enfants, ses victimes ; ils vous a étendus à ses pieds ; et après avoir faussé votre jugement, votre intelligence, avoir perverti votre goût, il vous a rendus des élèves dociles, et prêts à accepter les plus pitoyables inepties. Comme lui, vous n'agissez plus que par intérêt ; il vous faut de l'argent pour votre voix aux élections, votre conscience se tait, dès qu'un peu d'or brille à vos yeux ; et pour obtenir ce trésor, vous ne craignez plus le parjure, surtout si votre journal vous a appris qu'il n'était qu'une formule banale.

Pères et mères, comprenez-vous maintenant que le scandale que vous donnez à vos enfants en recevant un mauvais journal, et en le laissant à leur portée, vous entraînera nécessairement, vous et eux, dans le plus grand des malheurs. Ce serait pour vous un sujet de terreur qui glacerait votre sang dans vos veines, si un énorme serpent venimeux pénétrait tout à coup dans votre maison, et menaçait de vous détruire, vous et vos enfants. Pourtant, ce danger serait peu de chose, si on le compare à celui qu'offre, dans une famille, la présence d'un mauvais journal.

Après de semblables considérations, tous les parents qui ont tant soit peu à cœur leur bonheur temporel et leur salut éternel, et celui de leurs enfants, devraient apporter le plus grand scrupule au choix des livres et des journaux.

qu'ils voudront introduire au sein de leur famille. Si tous les parents chrétiens le voulaient sérieusement, il n'y aurait pas un mauvais journal français, dans la Province de Québec, puisque pour arriver à un si heureux résultat, ils n'auraient qu'à renvoyer à leurs propriétaires, toutes les publications qui ont quelques-uns des défauts que nous avons signalés. Quel service on rendrait à la religion, aux bonnes mœurs, à la vertu, en s'armant de cette juste sévérité. Mettons-nous de suite à l'œuvre, et dans quelques mois, on aura réussi à faire entrer les mauvaises publications dans le néant, ou à se revêtir d'un esprit nouveau, d'habits décents et convenables.

Une dernière réflexion qui devra frapper les moins clairvoyants : Augustin, François Xavier, Ignace se livrent à des lectures légères, mondaines, séduisantes ; leur esprit, leur cœur, leur intelligence sont séduits ; ils suivent les entraînements d'un monde corrompu, ils vivent pour les vains plaisirs de la terre. Ces trois mondains ont le bonheur de mettre la main sur un bon livre, ils ouvrent aussitôt les yeux à la lumière qui vient du ciel, ils disent adieu au monde, et deviennent de grands saints ! Combien d'autres ont trouvé le salut dans une bonne lecture, mais, combien plus ont trouvé leur perte, dans une mauvaise lecture. Nous avons donc raison de dire : qu'un bon livre, qu'un bon journal sont des épées à deux tranchants, qui blessent le plus souvent mortellement, ceux qui veulent en faire usage, sans y être autorisés par l'autorité légitime.

Il y a quelques années, un journal protestant de Montréal parvint dans une des paroisses du bas du fleuve. Il tombe dans la maison d'un respectable cultivateur sans défiance, qui se mit aussitôt à le parcourir ; le lendemain, il le passa à son voisin, aussi respectable que lui, tout en lui observant qu'il y avait de grandes vérités, dans ce journal. Les semaines suivantes, ils en reçurent d'autres qu'ils lurent avec la même attention. Ils finirent par en faire leurs délices, et au bout d'un mois, ils étaient pervertis, et tout-à-fait méconnaissables. Il fallut toute la science et la prudence du curé de cette paroisse, pour les retirer de l'abîme où ils étaient tombés ; et encore, fallut-il réitérer les arguments, les démarches, les supplications, pour arriver à cet heureux résultat. Mais, si un journal aussi mal écrit, mais rédigé qu'était cette feuille, peut offrir un si grand danger aux imprudents qui le lisent ; bien plus grand est le danger qu'offre une publication qui se pare du beau titre de catholique, pour faire accepter les maximes les plus erronées mais, qui a tous les vices d'un journal incroyant, sans religion. Prenons un déiste, c'est-à-dire, un homme qui, tout en croyant à Dieu, n'ajoute pas foi à la morale chrétienne, et pour qui le bien et le mal sont indifférents ; plaçons-le à la tête d'un de nos journaux que tout catholique éclairé doit regarder comme mauvais ; croyons-nous qu'il aura un mot, un point, un iota à changer, dans leur direction actuelle ?

Ce qui précède pourrait bien nous attirer une bordée d'injures de la part de ceux qui se

reconnaîtront, dans la peinture que nous avons faite de certains journaux; nous n'en serions pas fâché, car ça nous donnerait l'occasion de prouver plus clairement nos avancés.

Nous ne voulons pas la mort du pécheur; mais, nous voulons signaler à nos lecteurs les pièges que des hommes légers, irréfléchis et peut-être mal intentionnés, tendent à leur bonne foi; les efforts qu'ils font pour pervertir leur sens moral, et jeter l'aveuglement dans leur intelligence. Nous nous consolons d'avance de tout ce que pourront dire et penser ceux qui verront leur plan infernal découvert, en pensant que nous aurons, pour appuyer notre doctrine, tout ce que notre pays renferme de catholiques éclairés, et sincèrement attachés à la conservation de la foi parmi nous. Il y a déjà longtemps que nous avons entendu formuler les griefs que nous exposons aujourd'hui, contre une partie de notre presse, et c'était toujours par des hommes que l'on peut prendre pour guide, quand il s'agit de la direction que l'on doit donner à notre peuple.

— 000 —

Mgr. l'Evêque d'Outaouais.

Nous empruntons au *Courrier d'Outaouais* les extraits suivants de la Notice Nécrologique qu'il vient de publier sur le vénérable Prélat que la mort vient d'enlever à la ville d'Ottawa.

Le coup qui menaçait depuis quelques semaines la ville et le diocèse catholiques

d'Ottawa est enfin frappé : Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque Guignes, a succombé hier soir, vers 10:20, à la maladie lente mais sûre qui le minait depuis longtemps.

Ce matin, la ville portait des signes de deuil. Sur les édifices publics, les pavillons étaient hissés à mi-mât, et l'attitude des fidèles était celle d'une douleur profondément sentie. C'est que, en effet, le coup que la mort vient de porter est très-sensible, et à l'Eglise qui déplore la perte de l'un de ses enfants les plus dignes, et à l'Etat, qui se voit enlever un de ses sujets les plus remarquables.

Sans doute, la réalité qui nous frappe en ce moment était imminente, inévitable. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait que, tant que la mort n'a pas posé sa froide main sur la personne qui nous est si chère, il se berce toujours de la trompeuse illusion de la conserver encore longtemps. Jusqu'au dernier moment, malgré les bulletins les plus alarmants, ces âmes confiantes avaient espéré contre toute espérance. Aujourd'hui l'espoir n'est plus permis. Le glas funèbre qui s'exhale plaintivement du clocher de toutes les églises de la ville, nous avertit que la vallée catholique de l'Ottawa est veuve de son premier Pasteur !

Il nous faudrait un volume pourra conter la vie si laborieusement remplie de ce distingué Prélat, pour rendre justice aux œuvres qu'il a accomplies, et qui ont tant contribué aux progrès moraux et matériels de cette capitale fédérale à laquelle, l'histoire devra attacher son nom. Pressé de toutes parts par des occupations multiples, par

les agitations politiques qui nous emportent dans leur courant impitoyable, nous ne pouvons que nous efforcer d'esquisser à grands traits une œuvre qui mériterait assurément mieux.

Toutefois, dans l'espoir qu'une plume plus habile pourra compléter notre entreprise en la reprenant, nous allons nous efforcer de faire notre part.

Joseph-Eugène-Bruno Guigues est né le 28 août 1805, dans la petite ville de Gap, un des lieux les plus pittoresques de cette partie des Alpes françaises, qui a joué un si grand rôle dans les troubles religieux du XVII^e Siècle. Il était l'aîné de trois enfants. Son père, Bruno Guigues, était capitaine de cavalerie, dans la grande armée de Napoléon 1^{er}, et l'on verra plus tard qu'il a transmis avec le sang, dans l'âme du fils qui devait devenir un prince de l'Eglise, les mâles vertus qui l'animaient.

.....
Le 4 octobre 1824, le jeune Guigues faisait profession d'Oblat de Marie Immaculée, entre les mains de Mgr. Charles-Eugène de Mazenod, à Aix, en Provence. Il fit son noviciat avec Mgr. Guibert, Archevêque actuel de Paris, et maintenant cardinal, dont il a toujours été l'ami intime. Le 26 mai 1828, il était ordonné Prêtre par Mgr. Fortuné de Mazenod, Evêque de Marseille. De ce moment jusqu'à l'année 1844, il donna des missions dans les diocèses d'Aix, de Marseille, de Fréjus, de Gap, de Grenoble, et de Valence,—et nous savons que ces missions furent très fructueuses.

Le 7 décembre de cette année là les oblats

s'établissaient à St. Hilaire de Rouville, où ils ouvraient un noviciat le 24 du même mois. Le 1er août 1842, ils étaient transférés à Longueuil, dans une maison qui leur fut donnée par M. Olivier Berthelet, l'un des plus grands bienfaiteurs religieux que notre pays ait produits. Le 8 décembre 1848, Mgr. Bourget bénissait, dans le faubourg de Québec, à Montréal, une chapelle qu'il avait fait construire pour les nouveaux missionnaires, et où ceux-ci s'établirent. Peu à peu, ce petit foyer apostolique se développa, et en 1853, le 26 juin, Mgr. Larocque, coadjuteur de l'évêque de Montréal, consacrait la magnifique église St. Pierre, qui fait tant de bien à Montréal. De ce foyer, partirent plusieurs étincelles qui allèrent porter dans d'autres parties du Canada, aux Etats-Unis et jusqu'au fond de l'Amérique, les lumières de la Foi et de l'Évangile.

Le 18 août 1844, le R. P. Guignes venait rejoindre ses frères du Canada, avec les titres de Visiteur Perpétuel et de Supérieur à Longueuil. Le 9 juillet 1847, Pie IX l'élevait à la dignité épiscopale, et le 30 juillet 1848, Mgr. Gaulin, de Kingston, le consacrait 1er Evêque de Bytown, dans la cathédrale de cette ville.

Mgr. Guignes était âgé de 68 ans et demi. De sa famille, il ne laisse pour lui survivre qu'une sœur, mariée à M. Champsaur orfèvre à Gap. C'est ce beau-frère qui a fourni à l'Evêque, lors de sa consécration épiscopale, la croix et la chaîne, le calice et l'anneau. Nous apprenons que ces différents objets lui seront renvoyés comme reliques.

Mgr. Guigues avait été fait comte romain au Concile du Vatican, ainsi que les Evêques qui ont assisté à cette auguste assemblée.

Depuis plus d'un an, le vénérable prélat était en proie à la cruelle maladie qui vient de l'emporter ; l'hémorrhagie suivie d'une débilité générale. La dernière fois qu'il a paru en public, a été le jour de Noël, où il officia pontificalement à la messe de minuit. Deux jours après, il était forcé de garder sa chambre, qu'il n'a pas quittée depuis.

La maladie prenant tous les jours un caractère de plus en plus grave, on vit bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir de prolonger une vie aussi chère. Depuis deux semaines déjà, ses médecins l'avaient condamné, et la prolongation de son existence, dans les conditions d'une faiblesse excessive, semblait être un miracle. Enfin, hier soir, vers 10:20 heures, sans secousses et sans agitation, en pleine connaissance, il rendit à Dieu sa belle et grande âme, au milieu de plusieurs membres de son clergé, qui ont pu voir de près ce que c'est que la mort d'un saint.

Les restes bien-aimés de Monseigneur sont actuellement exposés dans la chapelle intérieure de l'Evêché, revêtus des habits pontificaux en deuil. Depuis ce matin la foule qui se presse, éplorée, autour de cette chère dépouille est immense.

Nous empruntons au *Journal* la notice biographique suivante sur le révérend Père Lagier :

La mort, toujours en quête d'une proie, vient

de ravir un précieux sujet à la Congrégation des Oblats, à l'Eglise du Canada et à toute notre société ! Le Révérend P. Lagier, dont tout le monde connaît le zèle évangélique et les pieuses industries, vient d'être ravi à ses nombreux frères et amis !.....

C'est samedi dernier, dans l'église de l'Île-Verte, au comté de Témiscouata, qu'il a rendu son âme à son créateur, en descendant de la chaire. On sait qu'entraîné par son zèle, ce père dévoué, sans s'occuper de la maladie qui le minait, avait entrepris de prêcher la neuvième. Sa parole avait élevé les âmes, édifié tout le monde, mais sa sainte mort a édifié bien davantage, puisse qu'il répétait sans cesse qu'il était tout à Dieu, tout à Dieu seul.

Connu dans toutes nos paroisses, apprécié hautement par ces supérieurs, cher à tous les vrais catholiques, l'aimable père Lagier sera longtemps l'objet des regrets de notre population affectueuse. On sait que cet homme généreux et plein d'abnégation, était toujours prêt à se rendre partout où il y avait du bien à faire, et que sa grande charité lui faisait trouver un encouragement pour tous les délaissés, une consolation pour tous les éprouvés, et un baume pour tous les cœurs malheureux.

Nous n'entreprendrons pas de donner des éloges à un pieux et illustre prêtre, dont la vertu est trop au-dessus de nos éloges. A d'autres de redire sa patience, son dévouement, son humilité parfaite et sa charité sans bornes. Aussi, nous contentons-nous, pour servir l'amitié, de jeter hâtivement sur ce papier quelques

données sur la carrière de ce bon prêtre. Le trouble qui agite notre âme, ne nous permettant guère d'écrire un article qui réponde à la circonstance. Jugez de notre douleur par la vôtre !

Un voile d'amertume bien grand s'étendit sur la congrégation des Oblats, lorsque le pieux évêque d'Outaouais fut enlevé de cette terre, qu'il avait arrosé de ses sueurs. A peine ses cendres sont-elles refroidies, la terre étant encore toute fraîche remuée sur sa tombe, que déjà l'intrépide Père Lagier, nous est enlevé. Ce digne ecclésiastique, plein d'abnégation, ne consultant que son zèle, était parti pour l'île Verte, quoique souffrant d'un mal de poitrine qui avait semblablement brisé la carrière d'un de ses nobles émules, du R. P. Léonard, un de ses frères et amis. Heureusement pour lui, c'est les armes à la main qu'il est paru devant le juge suprême ! Sa vie, toute sa vie ayant été une préparation continuelle à la mort.

Le Révérend Père Lucien Antoine Lagier était du Dauphiné, ancienne province de France, aujourd'hui, département des Hautes-Alpes. Il naquit à Emkrunt, chef-lieu de ce département, au mois d'octobre 1814. Ses talents précoces décidèrent ses parents à le placer de bonne heure dans les institutions publiques de la ville, et ses heureuses qualités lui méritèrent partout des protecteurs et des amis. Quelques années après, son frère aîné, le Révd. Père Joseph-Marie Lagier, alors professeur au Séminaire de Marseille, le voulut avoir auprès de lui. C'est là qu'il termina, et avec un succès marqué, ses études classiques.

L'illustré évêque de Marseille, Monseigneur Mazenod, ayant fondé, vers ce temps, la Congrégation des Oblats, le jeune Lagier, témoin des labeurs et des vertus de ces enfants de la Croix, se montra jaloux de s'associer à l'œuvre.

Il fut promu au sacerdoce en 1833, à Marseille, et envoyé en aide à l'aumônier de l'hôpital d'Aix, où il se montra si compatissant pour les infirmes et pour les malades. Son âme sensible et généreuse ne croyait avoir jamais assez fait pour les pauvres patients.

Bientôt ses supérieurs lui assignèrent un poste plus laborieux. Il le placèrent à Notre-Dame de Lans, pèlerinage très fréquenté, où les Pères avaient une résidence.

Sur ce nouveau théâtre de son zèle, le talent du Père Lagier grandit. Il se dut livrer à la prédication et rendre service, non seulement aux immenses files de pèlerins, que la piété y attire à tous les moments, mais encore, il dut aider aux retraites, aux missions que ces confrères dirigeaient dans les nombreuses paroisses environnantes. Le révérend père s'estimait heureux de travailler tout le jour; mais il espérait trouver plus ample pâture à son zèle en traversant les mers.

Lorsque ses supérieurs proposèrent d'établir des missions en Amérique, le jeune père Lagier fut un des premiers à s'offrir, pour partager les laborieux devoirs des missionnaires, en ces rudes climats.

C'est en 1841, qu'il passa en cette colonie, en compagnie des Révérends Pères Honorat, décédé depuis (23 déc, 1862), Fleury Beaudoin,

mort à Galveston, au Texas, 1er oct. 1853, du P. Allard, depuis évêque en Afrique, de Mgr. Guigues. A Saint-Hilaire, à Longueil, comme à Montréal, le R. P. Lagier sut se tenir au niveau des circonstances. Aucune considération ne put le déterminer à se ménager, encore moins à prendre du repos.

Tout le monde l'a vu à l'œuvre, à toute heure, à la suite des évêques, dans les visites pastorales ; tout le monde sait avec quelle onction il prêchait, il élevait les âmes ; tout le monde enfin l'a vu travailler la nuit comme le jour, empressé pour les petits et pour les humbles, comme pour les favoris de la fortune ; mais ce que nul ne sait, ce sont les vertus qui ennoblixaient cette grande âme. Tantôt, il se désolait sur le compte de nos chers compatriotes laissés sans secours religieux, aux Etats-Unis ; tantôt, il recommandait au Sauveur bien-aimé les pauvres pécheurs qui lui donnaient leur confiance. Tantôt, il priait pour ceux qu'il n'avait pas pu gagner pleinement à de meilleurs sentiments. Nul ne sait les larmes qu'il a versées sur tant de personnes qui recouraient à lui ; nul ne pourrait compter les ingénieuses ressources de sa piété, pour attacher au service de Dieu ceux qui avaient osé mépriser la voix de la conscience.

Dans les Etats-Unis, comme dans nos paroisses, le R. P. Lagier se rendait propre à tout. Une chose, une seule chose, le mécontentait ; c'était de lui rendre honneur, c'était de le complimenter. Au milieu de ce que nous appelions ses beaux succès, le modeste apôtre retour-

nait tout à Dieu, et reprochait à ceux qui le félicitaient lui-même, d'oublier leur maître et leur bienfaiteur de tous les moments.

Lorsqu'il fut appelé à la charge de supérieur de la maison de Montréal, il y a deux ans, le modeste Père Lagier n'y put pas tenir. Il supplia ses supérieurs de le débarrasser d'un fardeau incompatible avec ses moyens, disait-il. Il fit tant et si bien, qu'il fut déchargé du poste, quelques mois seulement après être entré en charge.

C'est sous ces circonstances qu'on lui fit accepter la direction de la maison de Québec, où il avait eu, déjà antérieurement, mainte occasion d'exercer son zèle.

L'infatigable Père Lagier, ne consultant que ses sentiments religieux, ne se refusa pas aux travaux de la neuvaine de l'Île Verte, malgré l'indisposition qui le minait depuis quelques mois. C'est donc en accomplissant fidèlement, jusqu'au dernier moment, les devoirs de l'apostolat, que ce valeureux soldat a rendu sa belle âme à Dieu. Espérons que le maître qu'il servit si courageusement, lui donnera la couronne qui ne se flétrit jamais, et qu'il réserve à ceux qui ont combattu généreusement jusqu'à la fin.

— 000 —

Le Frère Philippe.

Le chroniqueur parisien de l'*Emancipation belge* donne sur cet homme de bien, des détails

intimes qui sont bien propres à édifier nos lecteurs :

“ Au moment où j'écris cette chronique, on porte à sa dernière demeure un homme dont la vie fut pauvre mais noble, digne, utile et féconde. Le frère Philippe n'avait même pas à lui les habits qu'il portait; il était vêtu d'une robe grossière, il habitait une cellule d'une simplicité spartiate, — ou plutôt évangélique, — et quand Horace Vernet a fait son portrait, il l'a peint assis sur un banc, et adossé à un mur nu, qui a pour tout ornement un crucifix. Le convoi qui emporte ses restes mortels appartient à la classe la plus humble; mais ce corbillard des pauvres est entouré d'un cortège plus immense, surtout plus ému et plus recueilli que celui d'un premier ministre ou d'un écrivain de génie.

“ Le frère Philippe, entré dans sa quatre-vingt-deuxième année, était supérieur général de l'institut depuis le mois de novembre 1838. Cette longue direction a été singulièrement féconde, et le souvenir en sera toujours conservé dans les annales de l'ordre fondé par le bienheureux de La Salle. On ne saura jamais tout ce que le frère Philippe a fait pour l'instruction et la moralisation du peuple. Les livres d'enseignement qu'il a composés, seraient déjà un grand titre à l'estime universelle, mais l'intelligente activité de son administration, l'impulsion féconde et les développements qu'il a donnés à l'institut dont il fut si longtemps le chef vénéré, méritent surtout l'admiration et la reconnaissance de tous les gens de bien.

“ La modestie du frère Philippe était égale à son mérite. On eut grand'peine à le décider, suivant un usage converti en règle, à laisser faire son portrait, quand il eut été élu supérieur général. Il fallut y revenir à plusieurs reprises et user de ruse. Horace Vernet avait consenti à s'en charger, et on sait qu'il en a fait l'un de ses chefs-d'œuvre. C'est en venant causer avec le frère Philippe qu'il put se graver ses traits dans l'imagination, de façon à terminer presque entièrement son portrait de mémoire et à n'avoir plus besoin, pour l'achever, que d'un très-petit nombre de séances, qu'il obtint enfin de son modèle, sur l'insistance nouvelle de tous ceux qui l'entouraient. Horace Vernet resta depuis lors toujours lié avec le frère Philippe, comme la plupart des autres hommes illustres qui l'ont connu.

“ Deux fois déjà, sous Louis-Philippe et sous l'empire, le très-honoré frère avait inflexiblement refusé la croix qu'on voulait décerner à son mérite. En 1871, on parvint à le lui faire accepter, en lui représentant qu'il n'avait pas le droit de repousser un honneur rendu à l'ordre tout entier dans sa personne. Et qui l'avait mieux mérité ? Personne n'ignore, et même parmi les plus hostiles, n'oserait contester les titres éternels que se sont alors acquis les frères à la gratitude du pays. Toutes les maisons de l'institut offertes pour loger les troupes ou pour servir d'ambulances aux blessés, d'un bout à l'autre de la France ; les frères couchant sur la paille ou sur le plancher au besoin, afin d'abandonner leurs lits aux soldats, prodiguant leur

pain, leurs soins et leurs veilles, allant sous le feu de l'ennemi ramasser les morts et les mourants, — on connaît, au moins dans ses grandes lignes, cette histoire admirable qui a arraché des témoignages d'étonnement et de respect à des journaux, comme l'*Opinion nationale*, à des écrivains aussi peu suspects que le correspondant anglais et protestant du *Times*, enfin aux Prussiens eux-mêmes !

“ Partout les blessés se trouvaient en famille, suivant leur expression, dans les maisons de de ces frères, qui avaient souvent instruit leur enfance, et ils se sentaient déjà à moitié guéris, en voyant la cordialité qui les accueillait. Dès le début de la guerre, le frère Philippe avait donné l'exemple et le signal à tous les établissements de France, et les archives de la maison-mère gardent comme autant de titres d'honneur, des milliers de lettres de remerciements écrites avec effusion, par des généraux ou de simples soldats. Ce serait un lieu-commun que de rappeler la conduite des brancardiers pendant le siège de Paris. Une chose seulement qu'on ne sait pas assez, c'est que leur dévouement était tout volontaire.

Le frère Philippe n'avait imposé cette tâche à personne ; il avait demandé des hommes de bonne volonté, et tous, même les plus timides et les plus faibles, s'étaient offerts avec empressement. Le frère Philippe dirigeait en personne, sur les champs de bataille, cette pacifique armée de héros où chacun, sans bruit, sans ostentation, doucement, faisait de la besogne comme quatre. Le frère Néthelm paya de sa vie son dévouement, d'autres furent blessés.

“ Ce n'est rien, s'écriait l'un d'eux, autour duquel on s'empressait. Occupez-vous des plus pressés.”

“ Et vous, comme on lui demandait son nom.

“ Pourquoi ? dit-il, je remplis ici un devoir dont Dieu seul, et non les éloges de mes semblables doit me récompenser.”

“ Dans cette simple parole, l'humble frère avait résumé toute la vie de l'institut et celle de son supérieur général. Il est allé recevoir la seule récompense digne de lui, mais il aura, par surcroît, les éloges des hommes, qu'il ne cherchait pas.”

— 000 —

De l'alcoolisme, ou effets des alcooliques sur la constitution.

—
PAR LE DR. LARUE.

(Suite)

Comme elles sont loin d'atteindre leur but, surtout si les libations sont tant soit peu copieuses, car la chaleur animale étant diminuée, ces voyageurs deviennent moins sensibles aux vicissitudes de l'air, et paient cher leur imprévoyance, en s'exposant ainsi à contracter des inflammations, surtout celle des poumons et, de plus, dans nos fréquentes intempéries, à périr, en route, victimes du froid.

Les poumons, par le contact répété avec ce liquide, sont gravement affectés à leur tour et les inflammations, la consommation et même l'apoplexie, sont ses biens héréditaires.

Un organe qui se trouve un des premiers, sur le champ de l'absorption alcoolique, c'est le foie qui préside à une sécrétion dépuratoire et d'élimination. Aussi les troubles qui assiègent ce viscère, sont fréquents et se traduisent par la jaunisse, l'inflammation, la dégénérescence graisseuse ou foie gras des ivrognes. Dans des expériences faites sur des chiens on a vu, peu après, le tissu spongieux du foie se congestionner, à la suite de l'injection des spiritueux.

Trois heures après avoir pris un once d'eau de vie, l'urine contient de l'alcool, et il est prouvé que l'élimination de ce dernier par les poumons dure huit heures, et qu'elle se prolonge durant quatorze heures par les reins ; ce fait montre bien que ces derniers sont longtemps en contact avec le liquide alcoolique, dont l'action détériorant leur substance, engendre l'inflammation et finalement la destruction de leur tissu, maladie connue sous le nom d'albuminerie, et qui est rebelle à tout traitement. Quelques médecins vont même jusqu'à croire que la gravelle et la goutte en sont, parfois, des conséquences.

Par les peintures que je viens de vous faire, vous voyez que l'économie avant longtemps se trouve, en quelque sorte, saturée d'alcool, et on prétend que le corps ainsi imprégné est exposé à s'inflammer spontanément ; c'est la *combustion humaine spontanée*. Le corps brûle avec une flamme bleuâtre, et rien ne saurait maîtriser l'élément destructeur, l'eau même et finalement, tous les tissus ne contribuant qu'à l'alimenter. Etant réduits en cendres, il ne reste plus qu'un résidu de matières grasses et fétides, quelques pièces osseuses et charbonneuses.

Plusieurs théories ont été émises pour rendre compte d'un pareil phénomène. Les uns pensent que cette combustion dépend de causes internes, ou font jouer un rôle à l'étincelle électrique, mais cette hypothèse rallie bien peu de partisans.

Les autres ont une manière de voir bien rationnelle, en expliquant cet accident par le fait que les hommes ivres allument l'incendie de leur propre main, en venant en contact avec une lampe, une bougie ou un foyer quelconque d'ignition.

Les sujets qui ont été atteints par cette mauvaise fortune, présentaient généralement de l'embonpoint et étaient des buveurs accomplis.

J'aborde maintenant l'instrument principal de la vie matérielle, intellectuelle et morale, je veux parler du système nerveux composé d'organes servant de conducteurs au sentiment et au mouvement, et j'insiste surtout sur le cerveau, "cet organe roi, comme dit le Dr Réveillé-Parise, où réside la conscience de l'être, vase mille fois plus faible que l'argile, et qui recèle pourtant le trésor de la pensée !" L'influence des alcooliques sur le système s'exerce de trois manières : il y a d'abord surcroît d'excitation, ensuite, bouleversement et enfin trouble des fonctions cérébrales et de la moëlle épinière.

Partant de là, on peut aussi diviser l'ivresse en trois degrés.

Dans le 1er degré, la température du corps s'élève, la face est injectée, le regard est vif, les facultés intellectuelles s'exercent avec plus d'énergie; tantôt embarras de la langue, tantôt lo-

cacité, mais par-dessus tout, grande disposition à la belle humeur, et aux épanchements affectueux. A un degré plus avancé, la raison et la volonté commencent à perdre de leurs droits. La vue se voile de nuages, le regard perd son expression, les vertiges s'annoncent et comme dit Rêsh, " aux inspirations d'un esprit stimulé, succède un bavardage inepte ; les discours sont sans liaison et la joie est extravagante. Le caractère tourne à la susceptibilité, à la défiance, à l'irascibilité. Les jugements perdent leur justesse, ils deviennent incomplets, hasardés, incohérents ; l'esprit devient mordant, ce n'est plus qu'un flux désordonné d'idées, qui finit par faire place à un véritable délire."

Si l'axiome *in vino veritas* trouve quelquefois son application dans le commencement de l'ivresse, il est contestable ici, attendu que l'homme ivre, n'ayant plus de boussole pour se guider, n'est plus que le jouet de son imagination délirante. La puissance musculaire étant pervertie, les mouvements sont incertains et la démarche est chancelante.

Dans le troisième degré, il y a abolition entière de l'intelligence et du mouvement. L'individu est ivre mort et devient *non compos sui*. Dans ce dernier cas, la congestion au cerveau est très-forte et ce qui le prouve, c'est qu'on a pratiqué, dans ces circonstances, les opérations les plus douloureuses, sans provoquer la moindre douleur.

O'est surtout dans cette période que la mort fait des victimes plutôt chez ceux qui sont conduits là par un excès accidentel, que chez les

buveurs de profession. On rapporte que deux soldats succombèrent sous le poids de l'ivresse, pour avoir bu chacun quatre pintes d'eau de vie ; l'un mourut sur le champ et l'autre pendant qu'on le transportait dans un hôpital. L'ivresse a un caractère particulier, suivant la nature des boissons ingurgitées ; ainsi celle qui suit les vins, est la moins nuisible, mais aussi elle est plus gaie et bruyante, celle qui accompagne les liqueurs distillées rend furieux, la bière abrutit, etc. Il est inutile de rappeler que l'orgie est couronnée au réveil par du malaise, rougeur des yeux, manque d'appétit, pesanteur de tête, dérangements de l'estomac et des intestins.

La répétition de ces excès, et même chez quelques sujets, l'usage modéré des boissons enivrantes ne peuvent se continuer longtemps sans donner naissance à cette maladie qu'on appelle, à juste titre, folie des ivrognes, dont les caractères principaux reposent sur le trouble des facultés intellectuelles, des erreurs des sens, du désordre dans les mouvements et de l'insomnie.

Le délire n'est pas le même chez tous les individus, tantôt calme, tantôt agité, il est généralement subordonné au genre d'occupation d'un chacun.

Ainsi l'homme de cabinet torture vainement son esprit détraqué, pour résoudre quelques problèmes d'une importance majeure ; le marchand s'occupe de grandes spéculations qui tournent toujours contre ses intérêts ; le militaire bataille, le charretier commande ses chevaux, l'ouvrier se préoccupe des choses regardant son

métier. Cependant un certain nombre est le jouet de toutes sortes d'illusions ; mais ce qui attire le plus d'attention, et n'est point le moins propre à exciter la sympathie, c'est de les voir lutter contre des visions étranges, qui les plongent dans la plus grande frayeur, *car se voir poursuivi, est une des hallucinations les plus communes* de ces pauvres fous.

—000—

La Société de Colonisation de Manitoba.

On lira avec un vif plaisir, nous sommes sûrs, le compte rendu de l'organisation parmi nous d'une société appelée à faire le plus grand bien. A l'instar des comités allemands et autres d'immigration, la Société de Colonisation de Manitoba a pour but d'aider l'émigré du Bas-Canada en particulier, à se choisir l'endroit le plus convenable pour se fixer, et à l'assister dans ses premiers besoins d'établissement.

Aujourd'hui que nos frères et amis de Québec commencent à comprendre tous les avantages qu'offre la province de Manitoba, à tous ceux qui ont le courage d'aller loin du clocher natal, chercher le pain et l'espace, il est nécessaire que de notre côté, nous fassions tout notre possible, pour attirer à nous nos compatriotes et coréligionnaires.

Le retard apporté au chemin de fer du Pacifique rend, quasi impossible et pour longtemps l'immigration européenne dans l'ouest canadien ; nous devons donc par conséquent nous attendre

à voir se continuer ce qui est déjà commencé. Notre province s'est surtout jusqu'ici recrutée de population nouvelle parmi les habitants des vieilles provinces ; ça été un bien ; ça été un mal. En fait, la chose s'est produite un peu au hasard, et le plus souvent sous l'empire de circonstances déplorables. C'est ce mouvement des anciens établissements vers les nouveaux, qu'il s'agit de régulariser, d'améliorer et d'activer dans de meilleures conditions.

Manitoba offre à l'émigré du Bas-Canada une terre de 160 acres, toute de prairie, s'il le veut, d'une fertilité extraordinaire, d'une culture immédiate et facile, et le tout pour dix piastres. Le climat de notre province est très salubre ; et si l'hiver est un peu plus long que dans le sud de Québec, en revanche la terre ne se couvre que d'une mince couche de neige, que le soleil du printemps a bientôt fondue ; de sorte que les travaux de ferme se font au même temps qu'en Bas-Canada.

Manitoba jouit des mêmes institutions responsables et libres que les anciennes provinces. Les catholiques ont leurs paroisses, leurs églises, leurs curés, leurs religieuses, leurs couvents et leurs écoles, absolument comme en Canada. Le catholique paie sa taxe d'école à l'école catholique, le protestant paie la sienne à l'école protestante. La langue française se parle dans les cours, dans la législature, dans les documents officiels et partout comme en Bas-Canada. Le commerce est très-florissant, et demande de nouveaux renforts à Québec. Nous ne sommes pas assez représentés dans le commerce et l'industrie ; avis à nos jeunes négociants.

Sans doute, nous ne prétendons pas dans ces quelques lignes énumérer tous les avantages qu'offre au cultivateur, à l'ouvrier et au commerçant bas canadien notre province de Manitoba ; mais ces quelques lignes suffiront pour démontrer le but sérieux et très louable de la Société de Colonisation de Manitoba. Puisque le renfort de la population considérable que devait nous donner la perspective de la construction du Pacifique nous manque aujourd'hui, tâchons d'y suppléer, en appelant ici le flot si énorme de l'émigration du Bas-Canada vers les Etats-Unis. C'est une tâche patriotique et essentiellement canadienne. Honneur à la société qui l'entreprend, et espérons que ses efforts seront généreusement secondés par nos parents et frères du Bas-Canada.

Déjà, d'ailleurs, nous attendons au printemps l'arrivée dans Manitoba de plusieurs familles canadiennes émigrées aux Etats-Unis ; c'est de bon augure, et un bon commencement : courage !

Les personnes de la Province de Québec et d'ailleurs qui désirent émigrer à Manitoba et avoir des renseignements sur le pays pourront s'adresser au soussigné, au Bureau du Secrétaire Provincial, Winnipeg.

GEORGE ROY,

Secrétaire Correspondant.
Société de Colonisation de Manitoba.

Un bon exemple.

On lit dans l'*Union des Cantons de l'Est* :

Comme la belle Société de la Croix de l'Espérance subit de plus en plus des échecs, dans presque toutes nos paroisses, à l'époque des fêtes du jour de l'an, où les visites et les rendez-vous sont plus nombreux, et surtout à l'époque des élections, où l'on s'applique à s'étourdir davantage, je crois que c'est un devoir pour moi de livrer à la publicité le trait plein d'héroïsme qui suit, pour l'édification de mes concitoyens, et pour la honte de ceux qui vivent encore dans l'esclavage de la hideuse passion de l'ivrognerie. Ils verront là ce que peut faire un homme de cœur, et le noble rôle d'une femme pieuse qui comprend son devoir :

C'était au mois d'août de l'année 1871. Je remplaçais le curé d'une paroisse du diocèse de Québec, absent pour une quinzaine de jours. Vers la fin d'une journée de pluie accompagnée d'un vent froid de nord-est, un vieillard, encore vigoureux malgré ses 80 ans, entra soudainement dans le presbytère. Il était trempé jusqu'aux os. Après les salutations d'usage, je l'engageai à s'approcher du feu pour se réchauffer.

— Quel est donc le motif qui vous amène par un pareil temps, lui dis-je ?

— Ah ! monsieur, dit-il, c'est la nécessité. Tout vieux, que je suis, je suis seul, et je viens de quérir mes animaux qui s'étaient cachés dans le bois, pour se mettre à l'abri du mauvais temps.

J'ai eu plusieurs enfants, et maintenant ils

sont tous dispersés : les uns sont aux Etats-Unis, et les autres au Haut-Canada. Aujourd'hui, je suis obligé de me faire aider par des étrangers pour ma culture.

— C'est bien pénible qu'une telle situation, à votre âge, lui répliquai-je.

— Oui, c'est vrai, dit le vieillard, en essuyant deux grosses larmes, et pour comble de malheur, ma bonne vieille est actuellement gravement malade. J'avais toujours espéré célébrer ma cinquantième anniversaire de mariage, mais j'ai grand peur que le bon Dieu me l'enlève avant la mi-janvier prochain.

La digne femme ! elle ne méritait pas, elle, de souffrir comme moi.

Pour vous faire comprendre son mérite, monsieur, écoutez, s'il vous plaît, ce que je vais vous raconter, car je lui suis redevable de tout, à ma femme.

Avant l'établissement de la tempérance dans notre paroisse, j'étais un pilier d'auberge. Je buvais le jour et la nuit. Au lieu de m'occuper de ma culture, je passais mon temps à me promener et à fêter avec mes tristes amis. Ma pauvre femme, seule à la maison, surveillait tout, et travaillait comme une esclave pour éloigner la misère. Avec cela, jamais de reproches amers, jamais de mauvaise humeur, elle endurait tout avec une patience évangélique. Que de fois, arrivant au milieu de la nuit, à moitié ivre et quelquefois complètement ivre, je l'ai trouvée m'attendant avec anxiété, et récitant dévotement son chapelet. Tout abruti que j'étais, ce spectacle m'attendrissais, je ne pou-

vais m'empêcher de l'admirer. Aussi, monsieur, les remords m'étouffaient, et la honte me faisait monter la rougeur au front malgré moi. Mais je résistais toujours à la grâce, et je continuais le même genre de vie. De son côté, elle continuait à prier, me donnant l'exemple du travail, d'une inaltérable douceur, et de toutes les vertus chrétiennes.

Dieu devait exaucer sa persévérance, et c'est ce qui arriva.

Dans l'été de 1847, les Révérends Messires Quertier et Mailloux, invités par notre digne curé, vinrent nous prêcher la tempérance pendant une retraite qui dura huit jours, et produisit un bien immense. J'assistai à tous les exercices de cette retraite; j'écoutai attentivement tous les sermons, et chaque fois que les deux célèbres prédicateurs faisaient le portrait de l'ivrogne, de l'homme sans cœur, qui foule aux pieds ses devoirs de père et d'époux, je me reconnaissais comme si j'eusse été seul dans le monde. La lumière pénétrait de plus en plus dans mon âme, et les remords me torturaient.

Ma pieuse femme, témoin de tout ce qui se passait, pleine de confiance en la bonté infinie de Dieu, redoublait de confiance, et demandait avec plus d'instance que jamais la grâce de ma conversion. Oh ! que la prière d'une sainte femme est puissante !

A la fin de la retraite, après avoir reconnu mes erreurs, avoué mes égarements, et m'être réconcilié avec mon Dieu, je reçus des mains du prêtre la Croix de Tempérance, promettant de pratiquer la plus parfaite abstinence de toute

boisson enivrante. Je savais parfaitement que par moi-même je ne pouvais rien, et que je prenais un sérieux engagement, mais une voix intérieure me disait : *Par ce signe, tu vaincras.*

J'avais besoin, monsieur, de cet encouragement, car la passion était si violente ! l'habitude si invétérée.....

Quelques semaines plus tard, les tentatives vinrent m'assaillir. Je n'avais pas un seul moment de repos. La pensée de boire me poursuivait partout, au champ comme à la maison.

Un jour que je revenais du bois plus tenté que jamais, je passai devant la croix que j'avais plantée ici sur le bord du chemin, à l'endroit même où se trouve l'église ; (car c'est moi qui ai fait don de ce terrain,) sa vue me rappela vivement mes engagements. Je continuai ma route, et la tentative revint. Rendu chez moi, je soignai mes animaux, puis au lieu de prendre le chemin de la maison, où m'attendait ma chère femme, je pris le chemin de l'auberge, décidé à satisfaire ma passion. J'avais une rivière à traverser sur mon chemin. Parvenu en cet endroit, je m'arrêtai à considérer d'un air nonchalant et rêveur le courant de la rivière. Tout à coup, il me sembla entendre ces paroles : *Dieu a fait l'eau pour se désaltérer.* Cette simple réflexion m'impressionna. En relevant la tête dans cette direction, j'aperçus la croix d'ici. Ce seul regard mit fin à la lutte, et j'eus horreur du danger que je venais de courir. La victoire était assurée. Je me dis aussitôt en m'apostrophant moi-même : *H***, désormais tu ne boiras que l'eau, et d'aujourd'hui, pour expier*

les intempérances ; tu pratiqueras non seulement l'abstinence des boissons enivrantes, mais aussi l'abstinence de viande.

De retour chez moi, je racontai à ma femme la victoire que je venais de remporter ; ne se possédant plus de joie, elle laissa couler d'abondantes larmes, puis se calma, et remercia Dieu avec moi de l'assistance qu'il venait de me donner.

J'ai tenu parole, monsieur ; il y a 24 ans que je n'ai pris ni boisson ni viande. Ma santé n'en a pas souffert, au contraire il ya longtemps que je serais dans la tombe, si je ne me fusse corrigé.

Après Dieu c'est à ma femme que je dois ma conversion : c'est une sainte.

J'écoutais avec une admiration ce récit du vieillard, et ce que j'admirais le plus, c'est que le saint homme en faisant l'éloge de sa chère épouse, faisait le sien propre sans s'en douter.

UN PRÊTRE

23 janvier 1874.

— 000 —

L'aumône.

Seigneur arrose ce qui est sec,
donne la guérison au malade, et
que ta main fasse plier ce qui
résiste.

Nous avons donné ailleurs la définition de la charité, en la qualifiant de plus pur des amours. Elle est engendrée au cœur de l'homme, comme Notre-Seigneur dans le sein de la Vierge, par

l'opération du Saint-Esprit. Ni les liens du sang, ni la reconnaissance, ni la sympathie, ni l'amitié qu'a fait naître un commerce continuel, ni cette inclination poétique et douce qui entraîne deux jeunes gens à s'unir pour former une nouvelle famille, selon l'ordre établi par la suprême Sagesse, ne sont pour rien dans ce divin amour qui est celui que Dieu eut, et qu'il a toujours pour les hommes.

A ces amours de tout genre que nous venons d'énumérer, ont part les êtres sans raison, ce qui prouve que l'instinct y est pour quelque chose, quoique l'âme les purifie, les ennoblisse et leur donne leur vraie valeur. Mais, de tous les êtres créés, seul l'homme comprend et éprouve la compassion. C'est le sentiment humain le plus exempt de tout égoïsme, celui où disparaît le mieux l'inévitable personnalité, et dans lequel, l'abnégation et le sacrifice sont le plus spontanés, et le plus libres de toute vue intéressée. Dieu, par sa divine doctrine, l'a élevée jusqu'à la hauteur d'un précepte, et d'un moyen de salut; et il l'a tant aimée, qu'il a dit que c'était à *Lui* que donnait celui qui donnait aux pauvres. C'est pourquoi, le bon sens du peuple chrétien lui fait dire que Jésus-Christ savait bien qu'il aurait toujours en ce monde des pauvres et des riches.

Imbu de ces sublimes maximes, le peuple garde en sa mémoire, de père en fils, ces exemples simples et candides dans la forme, profonds et ascétiques dans leur idée, que nous appelons, si ce n'était pas une irrévérence, des fables religieuses, prenant ce mot dans le pre-

mier sens que lui donne le Dictionnaire de l'Académie : *Une narration inventée pour charmer en instruisant*, ou encore une démonstration pratique d'un point de doctrine.

Nous allons raconter un de ces exemples recueilli de la bouche d'une pauvre vieille paysanne, qui est aussi ingénieux que simple et touchant, et qui met admirablement en évidence la manière de voir et de sentir du peuple dans le sujet que nous traitons.

Il y avait, dit la bonne vieille, deux frères qui avaient hérité de leurs parents une fortune honnête ; l'aîné épousa une femme qui avait du bien, celle du second n'avait rien. La fortune sourit à l'aîné qui s'enrichit, et fit défaut au plus jeune, qui sans réussir, s'épuisa de travail et finit par tomber dans la misère.

Il arriva que l'aîné et sa femme en s'enrichissant devinrent avarés. Leur cœur s'endurcit, et ils s'éloignèrent de Dieu.

Les autres, au contraire, étaient restés dans leur pauvreté résignés, modestes et si compatissants pour la misère d'autrui, qu'ils partageaient leur morceau de pain avec plus pauvre qu'eux ; ils s'étaient en même temps maintenus bons chrétiens et vrais dévots, et l'objet tout particulier de leur culte était un *Jésus de Nazareth* que l'on voyait dans leur voisinage, et qui, couronné d'épines et chargé de sa croix, disait au passant, par la voix d'une inscription placée au-dessous de la sainte effigie : *Que celui qui m'aime, prenne sa croix et me suive*. Après avoir lu cette inscription, les bons époux embrassaient chaque fois avec une nouvelle ardeur la croix

que le Seigneur leur avait envoyée, comme pour les attirer à lui.

Le mari tomba malade, et quand toutes leurs ressources furent épuisées, et que tout ce qu'ils possédaient eut été vendu, pour subvenir aux frais de la maladie, il dit à sa femme d'aller demander du secours à son frère. Celle-ci fit ce que son mari lui avait commandé, mais son beau-frère et sa belle-sœur la reçurent mal et même avec dureté, lui reprochant en face la ruine de leur frère, qu'ils imputaient, comme c'est l'usage en pareil cas, à sa mauvaise administration. Pour tout secours, ils lui donnèrent une somme insignifiante.

La pauvre femme retourna chez elle humiliée et bien triste, et raconta à son mari ce qui lui était arrivé ; mais celui-ci excusa son méchant frère, et à peu de jours de là, se voyant en état de se lever, il voulut aller lui exposer lui-même ses embarras et sa détresse.

Ce frère dont le cœur déjà endurci, se fâcha en le voyant ; il ne voulut pas l'écouter, et lui jetant une pièce de monnaie par la figure, il lui signifia qu'il eût à travailler, puisqu'il était en état de le faire, et que loin de songer à l'importuner de nouveau, il ne mit plus les pieds chez lui.

Le pauvre homme, qui était endurant, ne répondit rien, prit la petite pièce de monnaie, rentra chez lui et dit à sa femme :

“ Prend cet argent, le dernier que nous aurons demandé à notre frère ; achète du pain et ce qu'il faut pour mettre un petit pot au feu, et comme ce sera le dernier que nous mange-

rons, je vais inviter notre père Jésus de Nazareth à venir le partager avec nous ”

Aussitôt il sortit, et s'agenouillant devant le Christ, il lui dit ; “ Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma pauvre demeure, et pourtant, je vais vous prier d'y venir pour la sanctifier ; j'ai bien peu de chose à vous offrir, Seigneur, mais je vous invite à ma pauvre table, puisque si souvent vous avez admis à la vôtre ce misérable pécheur. Seigneur, vous qui ne méprisez pas les petits, acceptez ce qui est offert de si bon cœur.”

En entendant ce discours, le Christ inclina la tête, comme pour dire qu'il faisait droit à la requête, et le brave homme s'en retourna chez lui avec une telle joie au cœur, qu'il en était suffoqué, et que les paroles restaient étranglées dans son gosier. Seulement, de grosses larmes coulaient sur son visage, comme si chacun de ses yeux eût été une fontaine.

Enfin, il peut s'écrier, en s'adressant à sa femme : “ Jésus, mon doux Jésus, viendra s'asseoir à la table du pauvre, le Roi des rois entrera dans la maison de son infime créature : prépare-là donc, chère femme, qu'elle soit propre surtout. Donne-lui une couche de chaux, qu'elle soit blanche et nette pour plaire au Seigneur ! ”

La femme se mit aussitôt en devoir de tout arranger, et la maison, petite et pauvre, mais éclatante de propreté, n'avait pas mauvaise apparence.

Avant le coup de midi, on frappa à la porte. C'était un pauvre qui demandait l'aumône, et qui en avait grand besoin.

“ Je n'ai rien, se dit la bonne femme, mais le dîner est prêt, et quoique ce soit peu de chose, je donnerai ma part à ce nécessiteux, et je ne dînerai pas.”

Elle atteignit aussitôt le pain, en coupa une tranche, tira de la marmite une assiettée de ce qu'elle contenait, et la donna au mendiant qui, mangea et bénit, en s'en allant, la maison charitable où on l'avait secouru.

Cependant, l'après-midi se passait et Jésus de Nazareth ne venait pas. Ce que voyant le mari, il alla retrouver la sainte image, s'agenouilla de nouveau, et rappela au Seigneur sa promesse.

“ J'ai été chez toi, répondit Jésus ; vous m'avez reçu dans votre maison, et vous m'y avez donné à manger, c'est pour cela que je l'ai bénie.”

Le pauvre homme s'en revint chez lui, si content et si fier, que son cœur ne tenait pas dans sa poitrine, et il rapporta à sa femme ce que le Seigneur lui avait dit.

A dater de ce jour tout prospéra, tout fut bonheur dans cette maison, où l'on avait enduré avec tant de patience et de résignation, où l'on s'était ôté le pain de la bouche pour le donner au pauvre.

La belle-sœur, qui était très-envieuse, aurait bien voulu savoir d'où venait ce changement, dans la situation des bons époux.

Elle alla donc les voir, leur fit mille cajoleries, et finit par les questionner, sur ce qu'elle était si curieuse d'apprendre.

Les braves gens, simples de cœur, lui racontèrent, dans leur bonne foi, comment ils avaient

invité Jésus de Nazareth à venir chez eux, et comment ce Seigneur, si bon et si accessible à tous, avait daigné venir dans leur maison et l'avait béni.

L'avaricieuse femme se hâta d'aller raconter à son mari ce qu'elle avait découvert, et ils convinrent ensemble que celui-ci irait inviter Jésus de Nazareth. Jésus, dont la clémence ne dédaigne aucun de ceux qui l'invoquent, ne le refusa point. A peine informée de la réponse, la femme se mit à orner pompeusement sa maison, et à y préparer un splendide festin.

Au jour marqué, et comme ils étaient à attendre leur convive avec une joyeuse impatience, un pauvre se présenta à leur porte. Il demandait l'aumône, et en avait grandement besoin. Mais, ils la lui refusèrent, et comme il insistait et renouvelait ses supplications, la femme saisit un bâton et lui en appliqua un tel coup, qu'elle lui fit une blessure à la tête.

Voyant cependant que Jésus ne venait pas, le mari s'en fut s'agenouiller devant l'effigie, qui portait une blessure de plus à la tête, et lui dit :

« Seigneur n'aviez-vous pas promis de venir chez moi ? »

— Et j'y ai été, répondit le Seigneur, mais vous n'avez pas voulu me recevoir, vous m'avez chassé et vous m'avez blessé. »

L'homme s'en alla désespéré. Comme il arrivait à sa maison, il ne trouva plus que des décombres. Sa maison avait pris feu, et en un instant, toutes ses richesses avaient été réduites en cendres.

La Revue Canadienne.

Nous venons de recevoir la livraison du mois de février de cette intéressante Revue.

C'est avec plaisir que nous remarquons les efforts qui sont faits par la Direction pour donner à ce recueil tout le mérite possible, par la variété de ses articles et par le choix remarquable de ses collaborateurs. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le sommaire des matières contenues dans cette livraison pour se convaincre de l'influence de cette excellente Revue sur la littérature Canadienne dont elle est le plus ancien recueil et le digne interprète. C'est pourquoi nous la recommandons à la confiance et au patronage du public canadien qui trouvera dans ce recueil l'utile mêlé à l'agréable.

Sommaire de la livraison de Février :

- I—Un mariage pour l'autre monde, [Suite] M. Masson.
- II—Le repentir, récit d'un curé de campagne, [Poésie]. Albert Delpit.
- III—George Stephenson, Napoléon Bourassa.
- IV—La profession d'Avocat et de Notaire en Canada. G. Doutre.
- V—Chronique du mois. A. D. DeCelles.
- VI—Importance nationale des études scientifiques. O. S.
- VII—Bulletin Bibliographique L. W. Tessier

Ste. Geneviève, Vierge.

[Suite.]

Les parents de Geneviève étant morts, elle vint habiter Paris, chez sa marraine ; et là elle tomba en des maladies effroyables. Bientôt le mal empira à un tel point, qu'elle resta trois jours privée de sentiment. Une légère rougeur répandue sur ses joues témoignait seule, que la vie ne l'avait point abandonnée. Mais, tandis que son corps était dans cet apparent état de faiblesse, son esprit se transportait en Dieu, assistait aux mystères les plus sublimes. Il lui fut donné de pénétrer parmi les chœurs des anges ; et si des historiens se sont abstenus de révéler les secrets qui lui furent alors montrés, ils s'excusent sur ce que l'incrédulité des hommes les aurait exposés aux outrages. Cette prudence à laquelle l'état des esprits les obligeait nous laisse, après des siècles, de bien amers regrets !

Dieu ayant enfin rendu la santé à Geneviève, elle commença à briller au milieu de Paris, d'un éclat surnaturel. On voit, par la guérison de sa mère, qu'elle avait le don des miracles. Elle eut bientôt le don de lire au fond des consciences et de discerner les esprits. Une éloquence surnaturelle lui fut accordée ; ses paroles, enflammées d'un amour dévorant, pénétraient au fond des cœurs, les éclairaient d'une lumière soudaine sur les péchés, et les ramenaient à Jésus-Christ.

De telles vertus ne se trouvent pas dans la mollesse. Il semble que les austérités soient la terre fertile où s'épanouissent les fleurs du ciel.

Geneviève ne mangeait que deux fois par se-

maine, le dimanche et le jeudi. Ces jours-là, ses repas consistaient en un morceau de pain et des fèves cuites à l'eau. Elle observa rigoureusement cette abstinence, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante. A cette époque seulement, et pour obéir aux prêtres qui gouvernaient sa conscience, elle consentit à manger son pain avec un peu de lait et de poisson ; mais elle ne mangea jamais de viande, et ne but jamais de vin.

Elle avait coutume de dire qu'elle avait douze compagnes, qu'elle soignait et entretenait près d'elle le mieux possible. Elle entendait par là : la foi, la confiance en Dieu, la charité, la prudence, la magnanimité, la patience, la simplicité, l'humilité, le zèle, la pureté, la concorde, et surtout, et avant tout la vérité, sans laquelle toutes les autres auraient fui.

L'éminence de ses vertus, qui groupait autour d'elle des amis et des admirateurs, lui suscita aussi des ennemis ; et la calomnie s'exerça sur elle avec fureur. On l'attaqua de toutes parts ; et saint Germain, retournant en Angleterre et passant de nouveau par Paris, dut prendre sa défense. Il emmena les calomniateurs avec lui dans la chambre de la sainte ; et en leur présence, il la salua avec un profond respect, comme une personne dans laquelle il révérait la présence de Dieu. Ensuite, prenant la parole, il réfuta les accusations publiées contre elle, et parla éloquemment de ses mérites devant Dieu. Si sainte Geneviève eut à souffrir de ce panégyrique prononcé en sa présence, si son humilité en fut blessée, du moins il eut cet avantage de faire cesser les bruits fâcheux répandus par des

esprits mauvais et ennemis de Dieu. Quoique fort jeune encore, elle fut alors élevée à une dignité très-grande. On lui confia l'intendance et la direction de toutes les jeunes filles, qui avaient fait profession de virginité. On peut donc dire que sainte Geneviève fut, en quelque sorte, la première fondatrice et la première supérieure des communautés de femmes.

Ce fut sous sa direction que se forma sainte Aude, dont les reliques, en 1793, reposaient encore en l'église de Sainte-Geneviève de Paris, à côté de sainte Clothilde, femme de Clovis.

Afin de mieux éclairer et de mieux diriger dans les voies du ciel les vierges qui s'étaient placées sous sa garde, sainte Geneviève se renfermait dans la solitude, afin de recevoir plus directement les ordres de Dieu. Chaque année, elle demeurait enfermée dans sa petite chambre, depuis la fête des Rois jusqu'au vendredi saint. Et là, dans les larmes, la pénitence et les mortifications les plus rigoureuses, elle recevait les communications les plus intimes de l'Esprit-Saint. Puis, tout imprégnée du feu de la charité, elle en sortait, pour ainsi dire, renouvelée et prête à de nouveaux combats.

Un jour une femme, par une méchante curiosité, épia la sainte et par les fentes d'une fenêtre, chercha à voir ce qui se passait dans cette cellule, où elle demeurait si longtemps enfermée. Mais, dès qu'elle eut approché ses yeux, elle devint aveugle et demeura en cet état jusqu'au moment où Geneviève en sortit. La sainte, faisant alors sur elle le signe de la croix, lui rendit la vue.

(A continuer).